
**Des suprêmes biens et des suprêmes maux (French
Edition)**

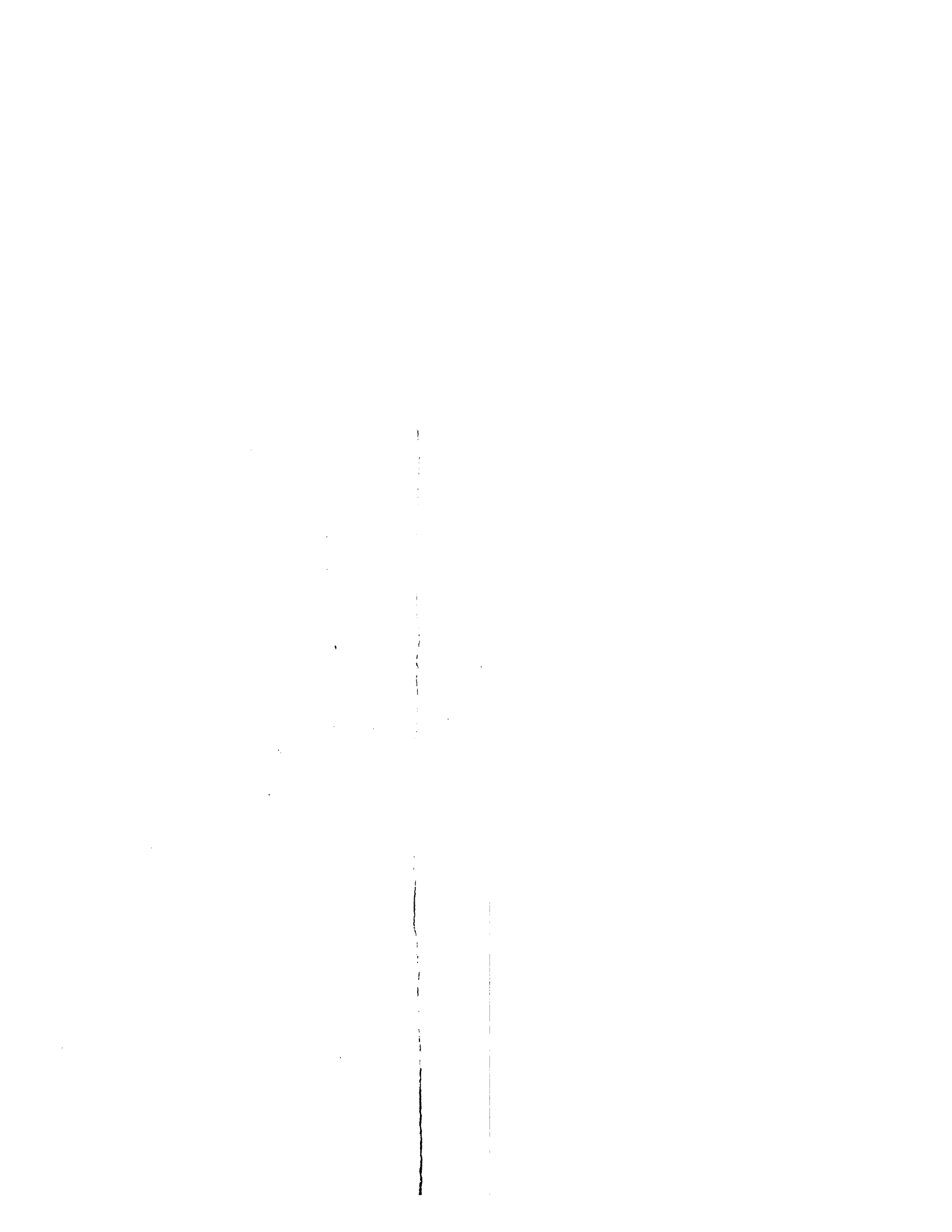
Guyau Jean-Marie

Title: Des suprêmes biens et des suprêmes maux (French Edition)

Author: Guyau Jean-Marie

This is an exact replica of a book. The book reprint was manually improved by a team of professionals, as opposed to automatic/OCR processes used by some companies. However, the book may still have imperfections such as missing pages, poor pictures, errant marks, etc. that were a part of the original text. We appreciate your understanding of the imperfections which can not be improved, and hope you will enjoy reading this book.





B
551
.D334
G9

115

DES SUPRÊMES BIENS

ET

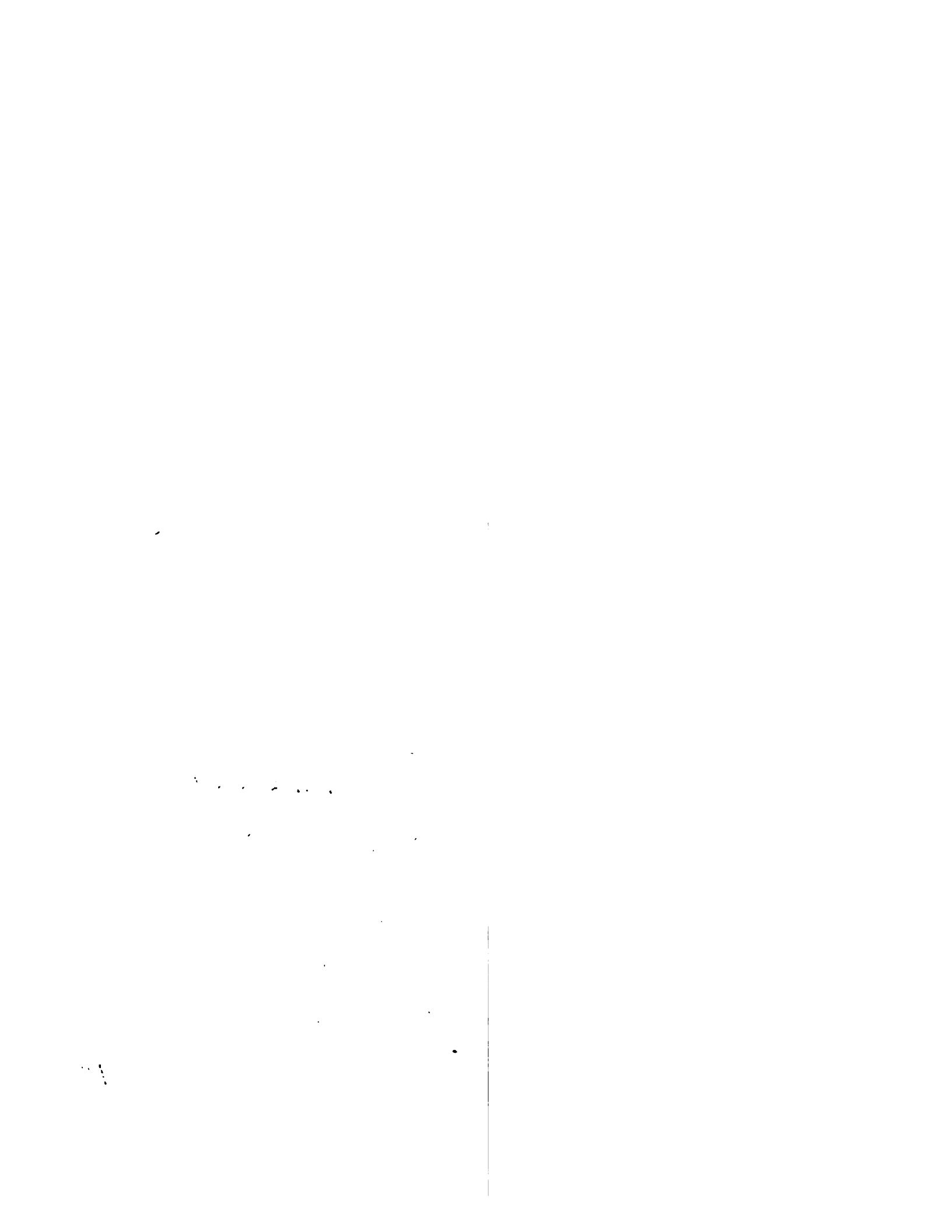
DES SUPRÊMES MAUX

115

DES SUPRÊMES BIENS

ET

DES SUPRÊMES MAUX



11-13-24
Vignaud
3-13-21

ANALYSE

DES

DEUX PREMIERS LIVRES DU *DE FINIBUS*¹.

Préambule.

Il existait dans la Rome lettrée deux partis entre lesquels on se divisait du temps de Cicéron : les uns, fidèles aux vieilles traditions romaines, rejetaient comme inutiles ou dédaignaient comme malséantes la philosophie et toute science spéculative; les autres, partisans exclusifs des lettres grecques, voulaient qu'on apprit la philosophie, mais ils croyaient qu'on ne pouvait l'apprendre que chez les Grecs, et ils méprisaient toute traduction en langue latine des ouvrages grecs originaux.

C'est à ces deux partis que s'adresse à la fois Cicéron dans un assez long préambule : aux uns, il prouve l'utilité de la philosophie en général, et surtout de la morale; aux autres, il montre qu'une traduction n'est

1. On a souvent jugé avec beaucoup de sévérité l'exposition et la réfutation du système épicurien contenues dans les deux premiers livres du *De Finibus*. — L'exposition, dit-on, est infidèle, ou au moins incomplète; la réfutation est incomplète aussi et superficielle. — Il y a assurément du vrai dans ces reproches répétés par les commentateurs mêmes de Cicéron. Pourtant, nous croyons qu'il serait possible de retrouver, sous le désordre réel ou apparent du *De Finibus*, et de restituer en son ensemble la morale d'Épicure, ainsi que les arguments subtils et souvent profonds par lesquels les stoïciens, les péripatéticiens et les académiciens y répondirent : c'est ce travail que nous avons essayé d'indiquer dans cette rapide analyse.

jamais méprisable lorsqu'elle est fidèle et correcte : d'ailleurs, ajoute-t-il, il ne se borne pas lui-même à traduire, mais il pense et parle souvent pour son propre compte ¹.

Après avoir quelque temps entremêlé à l'éloge de la philosophie celui de la langue latine, et enfin son propre éloge de temps à autre naïvement ramené, Cicéron passe à l'objet du livre, au dialogue sur les suprêmes biens et les suprêmes maux. Il nous introduit dans sa villa de Cumes, près de laquelle déjà ont eu lieu les *Entretiens académiques*.

Torquatus et Triarius, l'un épicurien, l'autre stoïcien, sont venus le voir à Cumes. La conversation tombe d'abord sur les lettres, qu'ils aimaient passionnément tous deux. « Torquatus me dit ensuite : Puisque nous nous trouvons ici de loisir, il faut que je sache de vous pourquoi vous n'approuvez pas Epicure, cet homme que je crois le seul qui ait vu la vérité. » Par ces paroles, Cicéron veut nous montrer la confiance ordinaire avec laquelle les épicuriens affirmaient la doctrine de leur maître, abordant les discussions avec assurance, parlant de tout comme s'ils savaient tout, et croyant qu'il suffisait de faire connaître leur système pour le faire partager. — Mais, répond Cicéron, s'il n'approuve point Epicure, ce n'est pas faute de connaître sa doctrine : il l'a apprise à Athènes auprès de Phèdre et de Zénon. S'il rejette l'épicurisme, c'est avec réflexion et en connaissance de cause. — Il entreprend alors une critique provisoire de tout le système d'Epicure, critique souvent superficielle, parfois injuste, et n'ayant en réalité pour but que de provoquer une réponse de Torquatus : « Quæ

1. L. I, ch. 1-v.

dixeram, magis ut illum provocarem quam ut ipse loquerer ¹. »

I

EXPOSITION ET CRITIQUE PROVISOIRES
DU SYSTÈME D'ÉPICURE.

Les épicuriens divisaient la philosophie en trois parties : la *morale* indique à l'homme sa fin ; la *physique* ou *physiologie* sert à confirmer la morale, et montre qu'il n'y a dans la nature extérieure nul obstacle qui empêche l'homme d'atteindre cette fin ; en troisième lieu, la *logique* ou *canonique*, venant compléter la physique et la morale, enseigne à juger de toute vérité par le témoignage infallible des sens. La morale indique ainsi à l'homme où est le bonheur ; la physique enlève en quelque sorte tous les obstacles extérieurs qui pourraient empêcher la réalisation de ce bonheur ; la logique, enfin, supprime tout obstacle intérieur, en supprimant l'erreur et en faisant connaître à tous la vérité.

Cicéron s'attaque d'abord à la physique, sur laquelle Epicure aimait à appuyer sa morale. Il reproche à Epicure d'avoir emprunté la plus grande partie de sa physique à Démocrite, — ce que les épicuriens eux-mêmes étaient loin de nier. — Le principal changement, ajoutait-il, qu'Epicure y ait fait, c'est la théorie de la déclinaison des atomes : « pure fiction, » dont il se moque sans examiner les arguments ingénieux par lesquels les épicuriens la défendaient, et qu'on trouve reproduits dans Lucrèce ².

1. L. I, ch. v.

2. L. I, ch. vi.